

« Nous sommes toutes inadéquates. »
Métabiographie d'une enseignante précaire
dans *Storia di Roberta* d'Aldo Nove

Ilaria MORETTI

Université Jean Moulin Lyon 3, France

moretilaria@gmail.com

Abstract: The purpose of our article is to explore the theme of female precariousness described in a story by Aldo Nove entitled *Storia di Roberta*. Our idea is to analyze the protagonist's experience through the perspective of her profession: Roberta is a teacher and an intellectual with a passion for politics and civil causes. Our interest is to understand how the perspective of meta-biography – where the story of the other becomes the privileged stratagem to express the point of view of the author – allows the emergence of a series of social problems indispensable for the understanding of the reality of women at work in contemporary societies. In particular, we focus on the overlapping – from which the notion of *professional intersectionality* derives – of gender, work, and desire. If Roberta's experience insists on the precarious condition of women in today's society, at the same time this story raises the question of gender to illustrate how job instability becomes the source of a series of problems that are corollaries of economic fragility.

Keywords: *temporary employment, teacher, intellectual work, professional intersectionality, motherhood, meta-biography, desire, emotional exile.*

1. Littérature et travail en 2006. Le futur ? nous l'attendons toujours

L'effort d'imagination n'est pas compliqué. Il faut fermer les yeux et tenter de visualiser un monde peuplé uniquement d'enfants. Ils se promènent, ils jouent, ils discutent. Mais en regardant de plus près, nous nous apercevons que certains d'entre eux sont habillés comme des adultes. Ils marchent dans la rue avec leurs mallettes professionnelles, ils portent des chemises et des cravates bien serrées, d'autres ont des chaussures à talons. Leurs visages cernés, vieillissant, trahissent une maturité inachevée. Ce monde, bien évidemment, n'est pas réel. Toutefois, il n'est pas une fantasmagorie, une rêverie, il existe, du moins d'une manière métaphorique, dans les récits narrés par Aldo Nove dans son *Mi chiamo Roberta, ho 40 anni, guadagno 250 euro al mese.../ Je m'appelle Roberta, j'ai 40 ans, je gagne 250 euros par mois...* [n. t.¹], publié par Einaudi en 2006. Le titre, paradigmatique, indique déjà

¹ Toutes les citations extraites de ce livre ont été traduites par nous.

dans sa périphrase la dénonciation d'une condition de précarité existentielle rimant avec une ironie cruelle : celle d'une génération de faux-jeunes qui perdurent dans une condition enfantine faute de pouvoir se réaliser sur le plan professionnel. Le volume se présente comme une sorte de roman-témoignage, de livre-enquête récoltant une série d'interviews réalisées tout au long de l'année 2004-2005 et ensuite publiées dans le journal *Liberazione*. Les noms des protagonistes ont été modifiés, mais pas leurs histoires, pas la véracité d'une condition professionnelle finissant par affecter l'existence de ces individus déchirés entre l'impossibilité d'atteindre une forme de réalisation personnelle et la conscience d'un désir vital les poussant à ne pas abandonner, à s'acharner désespérément vers un chemin sans issue.

La notion de précarité avait presque disparu de la littérature italienne jusqu'à l'année 2006. Le tournant est arrivé d'une manière brutale, mais pas inattendue. En effet, au cours de cette année-là, le marché éditorial a assisté à la sortie d'une série de publications centrées autour de cette même thématique. Ainsi, le questionnement d'une littérature susceptible de s'interroger sur le monde du travail dans l'Italie contemporaine est devenu une urgence : une exigence politique, presque sociale. Parmi les textes les plus emblématiques, celui de Michela Murgia – *Il mondo deve sapere. Romanzo tragicomico di una telefonista precaria/ Le monde doit savoir. Roman tragi-comique d'une téléphoniste précaire* [2006, n. t.] – fournit quelques clés de lecture pour la compréhension de ce phénomène.

Dans l'introduction – écrite à l'occasion de la réédition par Einaudi en 2017 –, M. Murgia revient sur son expérience en tant que téléphoniste précaire employée par une entreprise promouvant une marque d'aspirateurs à 4000 euros la pièce. Le point fort de son analyse consiste dans la prise de conscience d'un phénomène nouveau. Face à une Italie où le marché du travail est devenu une jungle, où la survie économique passe par une forme d'exploitation légalisée, la littérature paraît prendre la place du discours politique. Là où les débats stagnent, la page littéraire est le seul endroit où il soit possible de témoigner de la brutalité d'un phénomène qui ne peut être dit autrement. Ne trouvant pas d'autres moyens expressifs susceptibles de saisir la complexité du problème, les auteurs – nous faisons référence, entre autres, à Andrea Bajani (qui a signé *Mi spezzo ma non m'impiego/ Je me brise mais je ne trouve pas d'emploi*, n. t.) ou à Mario Desiati (qui a publié *Vita precaria e amore eterno/ Vie précaire et amour éternel*, n. t.) – ont tous commencé à faire entendre leurs voix en 2006. Souvent, ils ont pratiqué les métiers qu'ils dénoncent, souvent ils connaissent directement les salariés qu'ils décrivent. Si leur écriture se fait enquête – témoignage du terrain – la littérature devient l'outil de distanciation nécessaire pour dénoncer la gravité d'une pathologie sociétale sans, pour autant, plonger dans la dérive du misérabilisme, de la caricature et de la banale dénonciation individualiste. La date, toutefois, n'est pas anodine. Car c'est en effet à partir de l'année 2006 que la télévision, les journaux et les débats publics ont commencé à prononcer – au début c'était plutôt un chuchotement – le mot « précarité » devenu rapidement d'usage commun. Ce n'est pas étonnant de constater que les hommes politiques ne l'appelaient pas « précarité », mais bien

« flexibilité », en présentant les avantages d'une société capable de s'adapter rapidement – de se plier même – à un capitalisme aveuglé par sa surpuissance. C'était l'époque de la fameuse loi 30 sur le travail, proposée par le sénateur de la Lega – la Ligue du Nord – Roberto Maroni : une loi « nécessaire », car c'était l'Europe qui la demandait. Ainsi, comme le rappelle M. Murgia, toute une génération devait être contente de ne pouvoir travailler que trois mois sur l'année, sans aucune perspective, sans savoir si l'idée désormais chimérique d'une retraite était bien un mirage lointain ou un objectif réalisable [Murgia, 2017]. À cette époque-là, plusieurs publications ont confirmé l'urgence, ou tout simplement le besoin, d'un retour vers une littérature capable de parler du monde du travail : une littérature (apparemment) sans ambition politique, loin de la posture contestataire des années soixante-dix et toutefois capable d'être elle-même manifeste, pamphlet militant capable de parler à une génération entière [Carola, 2009]. Ce groupe de travailleurs – ou, pour mieux dire, de précaires sans avenir – était relégué au triste appellatif de « génération perdue ». Perdue, car sans futur, mais égarée aussi puisque – d'une manière subtilement cynique – la conscience politique italienne tentait de faire culpabiliser ces faux-jeunes réticents (« *choosy* » dira une ministre du travail quelques années plus tard²) à s'adapter à un marché en devenir, incapables de saisir les opportunités mirobolantes d'un système incapable de leur garantir un salaire suffisant pour ne payer que la moitié de leur loyer. Mais une lueur d'espoir existe. Comme le souligne M. Murgia dans son introduction (posthume), cette génération n'est pas du tout perdue. Elle est restée éveillée, elle n'a jamais dormi et, consciente de sa condition, a choisi de confier sa propre réalité à une littérature (faussement) fictionnelle : la seule capable de retraduire la complexité d'une saison politique et économique loin d'être terminée.

À la lumière de ces considérations, nous tenterons d'analyser la question de la précarité féminine racontée dans l'histoire de Roberta en l'étudiant à travers sa spécificité professionnelle d'enseignante et d'intellectuelle militante. Notre but est de montrer comment le choix de la *métabiographie* – où le récit d'un tiers se fait le stratagème privilégié pour exprimer un point de vue propre à l'auteur – permet la mise en évidence d'une série de problématiques sociétales dont l'approche est indispensable pour comprendre la réalité féminine du monde du travail. En particulier, nous nous concentrerons sur l'articulation – d'ici vient la notion d'*intersectionnalité professionnelle* – existant entre le genre, le travail et la question du désir. Car, si l'histoire de Roberta met l'accent sur le quotidien des femmes précaires dans la société d'aujourd'hui, elle soulève pareillement la question du genre pour montrer comment l'instabilité professionnelle est source d'une série de problématiques corollaires à la simple fragilité économique.

² Voir, à ce propos, les déclarations de la ministre du travail Elsa Fornero en 2012 : <https://video.repubblica.it/dossier/articolo-18/fornero-i-giovani-non-devono-essere-troppo-choosy/108533/106918>.

2. *Intersectionnalité professionnelle* : le cas de Roberta

Le livre d'Aldo Nove se situe donc dans ce panorama hétérogène. En particulier, l'opération de l'auteur vise à réinterpréter les codes de l'autofiction à travers une technique assez particulière. Les histoires racontées dans *Je m'appelle Roberta*³ se présentent toutes dans une configuration rappelant les codes de l'interview. A. Nove est la voix narrative proposant une sorte de préambule introductif et conduisant l'interview à l'aide de questions ciblées. Le résultat, loin d'être un simple compte rendu, est remarquable, car l'habileté de l'auteur consiste dans sa capacité à disparaître, à se dissoudre à l'intérieur de sa même composition littéraire en laissant place aux interviewés. Ainsi, la voix de chaque protagoniste émerge comme à travers un cri d'impuissance et de désir, dans la volonté de raconter à la première personne les faits, les situations et les injustices présents dans le monde du travail d'aujourd'hui. Toutefois, d'une manière complémentaire, le lecteur garde la sensation que les histoires racontées ne sont que des épiphénomènes d'une histoire plus grande. C'est l'histoire de l'auteur, bien évidemment, finissant par partager les récits de tous ces personnages, par s'y incarner même, mais c'est aussi l'histoire de nous tous, une histoire collective nous concernant directement : Italiens ou étrangers, condamnés à lutter pour tenter de survivre dans un univers professionnel devenu toujours plus féroce. Ensuite il y a l'existence, qui ne peut être séparée d'une réflexion pointue sur le monde du travail et qui finit par se superposer aux difficultés du gagne-pain quotidien. L'être humain d'Aldo Nove est notre voisin, notre sœur, un proche que nous connaissons très bien. Mais c'est aussi nous-mêmes. Nous tous, avec nos petites d'êtres humains, nos ambitions ratées, nos rêveries d'enfance se brisant constamment contre la réalité d'une vie d'adulte. Au-delà de la volonté d'interroger le lecteur pour tenter de le mettre en garde contre sa propre aboulie, contre les risques de l'aliénation quotidienne, il est étonnant de constater comment ce livre publié en 2006 ne cesse d'être actuel. Il n'arrête pas de se réinventer, de questionner d'une manière parfois ironique, parfois dramatique, les paradoxes d'une société aveuglée par un libéralisme désormais hors contrôle et condamné à sa propre aporie.

Dans notre analyse nous nous concentrons sur l'histoire de Roberta – *Storia di Roberta* – celle qui donne le titre au recueil et oriente le ton littéraire de ces narrations drôles et violentes, teintées d'un paroxysme existentiel et professionnel frôlant à tout instant le drame. La notion de précarité féminine dans l'Italie contemporaine est le noyau de cette nouvelle-interview. Il s'agit d'un témoignage glaçant sur la condition d'une enseignante de lettres qui, après avoir quitté sa ville natale en Calabre, Cosenza, s'installe dans la capitale. Rome représente pour Roberta l'ouverture, la grandeur d'une ville capable de lui offrir les avantages culturels et professionnels que la province ne possède pas. Le rêve de devenir écrivaine se broie aussitôt face aux complexités d'une vie précaire et sans garanties professionnelles. C'est la Faculté des Lettres et de Philosophie qui lui permet de

³ Afin de faciliter la lecture de notre article, nous choisissons la traduction française de ce titre dans sa version abrégée.

s'ouvrir à une carrière plus stable, celle d'enseignante, dans le but de conjuguer deux passions – mieux : deux attitudes, deux propensions –, celle de la politique, de l'engagement militant féministe, unie à celle pour la formation des jeunes. Mais ses ambitions se brisent rapidement contre l'absurdité d'un monde du travail sans scrupules où la condition des femmes, à l'intérieur de ce même univers de flexibilité à tout prix, donne lieu à ce qu'on pourrait qualifier d'*intersectionnalité professionnelle* [Gallot, 2020 : 25-30]. Car s'il est évident que les précaires vivent tous dans une profonde situation de difficulté, être femme et être précaire signifie devoir se confronter à une série de renoncements sur le plan existentiel et personnel finissant par miner toute certitude.

Roberta, avant d'être une enseignante précaire, est une féministe : elle l'a toujours été. Elle a développé une passion politique pour les questions de genre dès son adolescence à Cosenza, où « à l'âge de quatorze ans, en deuxième année du lycée », elle avait commencé à « fréquenter les premiers collectifs féministes »⁴ [Nove, 2006 : 7]. La question de l'*intersectionnalité professionnelle* s'impose dans la vie de Roberta et parvient à la conditionner. Dans ce cas particulier, elle est due à son métier – d'ici donc l'usage conscient de l'adjectif « professionnel » – mais finit par impacter son existence en allant au-delà de son travail. Car le choix de poursuivre sa vocation d'enseignante et de cultiver son engagement intellectuel, sans avoir une contrepartie économique adéquate, la condamne à renoncer à une vie privée épanouie. À quarante ans, elle a abdicé son désir de maternité et ce choix, pondéré à cause de son quotidien rude, ne cesse de la tourmenter : « [...] j'éprouve de la jalousie [pour mes amies] qui ont toutes un enfant. »⁵ [Nove, 2006 : 8]. L'évidence de cette fragilité est confirmée par le fait que, pour Roberta, ce sont « les femmes qui sont les plus pénalisées. Dans une situation de précarité, il faut effacer son désir d'enfant. »⁶ [Nove, 2006 : 8-9]. De là découle une forte sensation d'improvisation : la vie est soumise aux aléas professionnels. Pour ces travailleuses, quand le métier est stable et la situation financière le permet, alors il faut rapidement penser à fonder une famille. En revanche quand – à l'instar de Roberta – la situation se présente immuable dans sa précarité, il faut supprimer ce rêve d'enfant. Il faut songer à le détruire, à l'effacer complètement de son propre horizon si l'on veut éviter une dépression ou un égarement identitaire et émotionnel. La protagoniste utilise un mot intéressant pour problématiser cette condition en arrivant presque à tisser une phénoménologie de la femme précaire. Il s'agit du mot « inadéquation » :

C'est-à-dire ? Il exprime l'idée de ne jamais arriver à affronter les choses de la meilleure façon, à savoir avec sérénité, avec le détachement nécessaire. C'est une situation qui peut arriver à tout le monde, mais pour les femmes, cela signifie aussi prendre conscience de ce qu'il ne sera pas possible d'être mère même quand ce sera l'existence qui

⁴ « a quattordici anni, in seconda liceo » ; « frequentare i primi collettivi femministi ».

⁵ « [...] io invidia [le mie amiche per] il fatto che hanno un bambino piccolo ».

⁶ « Le donne fanno più fatica. In una situazione di precariato te lo scordi, di mettere al mondo un figlio. »

l'exigera. Face à cela, tu ne peux que ressentir de la rage, de la tristesse. Et chaque tentative de construire autre chose échoue. Tu te sens seule. Nous nous sentons tous seuls.⁷

[Nove, 2006 : 9]

Roberta, pour suivre son désir de réalisation existentielle, se retrouve contrainte de renoncer à un autre désir, celui d'avoir un enfant. Détruire ce besoin intime à l'intérieur de sa propre conscience équivaut à l'extirper de sa vie d'une manière brutale :

[...] je ne peux pas avoir d'enfant. Je ne peux vraiment pas en avoir. Car je ne suis pas autonome. [...] Et après cela, tu n'arrives même plus à reconnaître tes désirs authentiques. Tu te perçois comme une enfant de quarante-ans, irrésolue du point de vue émotionnel.⁸ [Nove, 2006 : 10-11]

En quelque sorte, cette impossibilité de s'émanciper de sa condition de fille, condamne Roberta à garder une dépendance affective et économique envers sa propre mère. Un asservissement n'étant pas sans conséquences. Elle se perçoit comme une adulte-enfant : la lecture d'Aldo Nove, proposée dans l'ouverture de notre article, confirme cette étrange malédiction touchant une grosse partie des nouvelles générations de précaires et affectant, tout particulièrement, les femmes. Être une enfant de quarante-ans signifie – métaphoriquement – n'avoir jamais quitté son lieu natal. La subordination par rapport à sa mère finit par ajouter un deuxième empêchement à sa réalisation professionnelle et existentielle. Toutefois, ce mécanisme pervers ne semble pas pouvoir être coupé. Car, à son tour, la mère de Roberta ne cesse d'être doublement mère, infiniment mère d'une adulte ne parvenant pas à gagner son autonomie, sa pleine maturité : « [elle] est très angoissée [...] très préoccupée par ma précarité. J'ai toujours trahi ses attentes. Et malgré tout, elle a toujours cherché à m'aider, sans me juger. »⁹ [Nove, 2006 : 9] La mère de Roberta en souffre sans pour autant trouver une manière d'aider sa fille au-delà de cette chaîne de subsistance matérielle les rendant, toutes les deux, prisonnières d'un système pernicieux.

A. Nove parvient à tisser un récit ne cessant jamais de mettre en relation la frustration de la protagoniste avec son statut de femme. Il insiste à plusieurs reprises sur le déséquilibre existentiel qui en découle. Dans ce contexte, nous observons comment la vie d'une enseignante payée 250 euros par mois entraîne des complications relationnelles et existentielles finissant par impacter sur sa condition déjà vulnérable. La relation contraignante avec sa propre mère, le désir inavoué

⁷ « Cioè ? – Il senso di non riuscire mai a far fronte alle cose nel modo migliore, con serenità, con il necessario distacco. Credo sia un problema di tutti. Ma da parte delle donne significa anche la responsabilità di non poter essere madre come l'esistenza di chiederebbe di essere. Allora provi rabbia, tristezza. E ogni tentativo di creare delle cose fallisce. Ti senti sola. Ci sentiamo tutti soli. »

⁸ « [...] non lo posso fare, un figlio. Non posso proprio. Perché non sono autonoma. [...] Così alla fine non capisci nemmeno più quali sono i tuoi desideri. Ti senti irrisolta emotivamente. Ti senti una bambina di quarant'anni. »

⁹ « È angosciatissima. È una persona molto apprensiva, ed è ovviamente molto preoccupata dalla mia precarietà. Ho sempre disatteso le sue aspettative. E lei ha sempre cercato, comunque, di non giudicarmi. Mi aiuta. »

d'une maternité presque utopique, l'angoisse du temps – le temps biologique de la fertilité – passant inexorablement et le spectre d'une solitude affective inéluctable constituent les *effets secondaires générés* d'une pathologie professionnelle consistant dans l'impossibilité d'exercer correctement le métier pour lequel on a étudié et dans lequel on a beaucoup investi. D'une manière plus générale, le personnage de Roberta permet aussi aux lecteurs de problématiser une question centrale dans le domaine du travail intellectuel, qui est celle de la formation. Il s'agit du mythe d'un diplôme fantomatique susceptible à la fois de faire sortir les gens de la pauvreté, de les émanciper de la province en les sauvant des mailles de la précarité. Car ces sujets – les super-diplômés de l'Italie d'aujourd'hui – ne sont que les victimes parfaites d'un monde chimérique, traversé d'illusions dorées. Un monde paradoxal où les titres académiques finissent par être des freins, où le mérite – au lieu d'être valorisé en se transformant en monnaie d'échange – finit par devenir un défaut. Malgré tout, comme le répète M. Murgia, il ne faut pas céder à l'illusion d'une génération perdue, incapable de surmonter la pente de son propre désespoir, car la difficulté est réelle, mais elle est le fruit d'une injustice profonde. Il s'agit d'un mécanisme n'étant pas prévisible, car, pour Aldo Nove :

[...] ceux qui ne se sont pas intégrés ne sont pas que les fainéants, les ringards. Il y a ceux qui ont étudié. Ceux qui avaient envie de travailler. Certes, certains ont péché d'orgueil. De présomption. On les a convaincus du fait que, s'ils arrivaient à obtenir un diplôme universitaire en Lettres, ils pourraient enseigner aux autres.¹⁰ [Nove, 2006 : 3])

C'est à cause de cette ambition intellectuelle que Roberta est tombée, malgré elle, dans le piège d'une *intersectionnalité professionnelle* lui ôtant toute perspective : personnelle et économique.

3. Théorie de la classe désavantagée

Si nous analysons l'histoire de Roberta à travers sa parabole déclinante, nous allons trouver des analogies avec le parcours tracé par Raffaele Alberto Ventura dans son livre *Teoria della classe disagiata* [2017] (*Théorie de la classe désavantagée*, n. t.). La notion de « classe désavantagée » mérite d'être expliquée puisque la traduction ne permet pas aux lecteurs francophones de saisir le jeu de mots se cachant derrière l'expression italienne. La classe désavantagée est, pour R. A. Ventura, la classe moyenne. Une classe qui au début – disons dans les années 1960 – n'était pas tout à fait pauvre, mais qui n'avait pas non plus une aisance comparable à celle de la bourgeoisie lui permettant, par exemple, d'investir dans des formations de haut niveau. Roberta, le personnage d'Aldo Nove, exemple typique de cette classe moyenne, est née en province, à Cosenza :

¹⁰ « E quelli che non si sono integrati non sono certo solo gli sfaticati, gli sfigati. Non quelli che non hanno studiato. Non quelli che voglia di lavorare non ne avevano. Certo, alcuni hanno peccato di orgoglio, di presunzione. Gli hanno detto che se prendevano una laurea in materia umanistica poi avrebbero insegnato agli altri. »

[...] ma famille n'a jamais été très aisée, donc j'ai toujours étudié et travaillé à la fois. Toujours de petits boulots précaires. [...] en réalité, je rêvais de fuir la province, pour devenir écrivaine. Je voulais écrire des romans. Ensuite, heureusement, je ne l'ai pas fait... Mais au-delà de mon engagement politique à Cosenza, mon seul objectif était de quitter la province pour m'installer à Rome dans le but de fréquenter l'université.¹¹ [Nove, 2006 : 8-9].

La famille de Roberta n'est pas pauvre, mais elle ne possède pas – ou plus – les moyens nécessaires pour subvenir aux nécessités matérielles de la fille. Ainsi, cette dernière est contrainte de travailler durant ses études : l'aide pécuniaire de sa mère existe, mais elle est limitée. Payer un loyer à Rome, y vivre et chercher à combiner les études avec les « petits boulots précaires » engendre un mécanisme qui, à la lumière de la configuration de l'université italienne, la fait repousser la date de son diplôme : « c'est pour cette raison que cela m'a pris longtemps pour terminer mes études »¹² [Nove, 2006 : 9]. Roberta est (en employant le syntagme de R. A. Ventura) le prototype parfait de cette « classe désavantagée ». Une classe moyenne qui, malgré son statut fragile, a réussi à s'évader de la province. Ainsi, la jeune femme a pu emménager à Rome, fréquenter l'université, se payer des livres, survivre grâce à l'aide de sa famille combinée à des occupations irrégulières. Mais son *dés-avantage* vient justement de ce nœud problématique. Comme l'explique R.A. Ventura, la pauvreté absolue aurait pu, paradoxalement, lui faire éviter une vie de déceptions et de précarité. Car si Roberta avait été pauvre, d'une pauvreté sans remède, elle aurait certainement évité l'université : elle aurait pu trouver un emploi, certes modeste, mais plus solide. Elle n'aurait jamais investi dans la culture, dans la littérature, dans la politique ou dans le journalisme comme cela a été dans son cas. C'est sa classe moyenne – ou semi-moyenne, car toujours plus fragile et précaire – qui l'a, en quelque sorte, poussée à rêver l'impossible : « la classe désavantagée [...] est clouée à une éducation qui l'oblige à désirer une existence qu'elle ne peut pas se permettre »¹³ [Ventura, 2017 : 17, n. t.].

La vision de R. A. Ventura est certainement très dure et s'appuie sur la lecture de l'économiste américain d'origine norvégienne Thorstein Veblen qui, dans son *The Theory of the Leisure Class* [1994], montre comment le fait de dépenser une grande quantité de ressources pour affirmer son propre statut social finit par détruire les gens économiquement en les faisant tomber d'une classe moyenne – donc plus au moins *avantagée* – dans une classe *désavantagée*. Le cas de Roberta, comme nous l'avons déjà anticipé, paraît suivre cette parabole descendante, car l'effort d'accomplir son désir de jeunesse l'a contrainte à une dépendance absolue par rapport à sa mère :

Et après ton diplôme universitaire ?

¹¹ « La mia famiglia non è mai stata benestante, quindi ho sempre lavorato e studiato nello stesso tempo. Sempre lavoretti precari. [...] In realtà, sognavo di scappare via dalla provincia, e fare la scrittrice. Volevo scrivere romanzi. Poi per fortuna non l'ho fatto... Al di là dell'impegno politico a Cosenza, l'unico mio pensiero era abbandonare la provincia, e venire a Roma a fare l'università. »

¹² « [...] per questo motivo ci ho messo un sacco di tempo a laurearmi ».

¹³ « La classe disagiata [...] è come incatenata a un'educazione che la costringe a desiderare un'esistenza che non può permettersi. »

« Nous sommes toutes inadéquates. » Métabiographie d'une enseignante précaire dans *Storia di Roberta* d'Aldo Nove

Je travaille dans une école pour étudiants qui travaillent, ouverte de 18h jusqu'à 22h30. Deux-cent-cinquante euros c'est mon salaire mensuel. Ce n'est presque rien. [...] J'ai consacré toutes mes autres énergies en donnant vie, avec une amie, à une imprimerie des femmes, pour les femmes. Nous avons une page web que nous mettons à jour chaque nuit. [...]

Combien gagnes-tu, avec cette imprimerie ?

Du point de vue économique, rien ! [il y a] toujours l'aide de ma mère.¹⁴ [Nove, 2006: 5-9]

La lecture de R. A. Ventura met l'accent sur un système capitaliste devenu désormais incapable de garantir une *place adaptée* pour tous ces diplômés – une « chambre à soi » où ils puissent exercer naturellement le métier pour lequel ils ont été formés – mais il se focalise aussi sur une attitude typique chez les jeunes. Car investir dans son propre désir de jeunesse risque d'être dangereux. D'autant plus si ce désir se nourrit d'ambitions intellectuelles ou culturelles. Cela est dû, en partie, à un système éducatif italien insistant, depuis l'école primaire, sur l'importance des sciences humaines. En soi, cette formation humaniste permet un enrichissement culturel indispensable pour la formation des citoyens de demain. Le problème surgit à l'université : à la différence des facultés scientifiques, celles des lettres, philosophie, histoire et sciences humaines n'envisagent aucun barrage à l'entrée, aucune sélection préventive. Le résultat est évident dans sa perversité. Ces universités déversent sur le marché du travail un nombre trop élevé de diplômés qui ne seront jamais absorbés par les écoles, les universités ou le monde de la culture. Ce mécanisme pervers se traduit dans le quotidien de Roberta qui, tentant de résister au sein du domaine pour lequel elle a été formée et qui la passionne, finit par recourir à l'aide de sa mère. Ce mouvement circulaire, ressemblant à une spirale sans fin, n'est pas sans frustrations, car le quotidien de la protagoniste est traversé non seulement par l'angoisse permanente d'une précarité économique semblant sans solution, mais aussi par une forte dose de culpabilité envers la mère restée en Calabre et condamnée à financer sa fille malgré sa propre fragilité financière : « à mon âge, ce serait à moi de l'aider »¹⁵ [Nove, 2006 : 9].

Roberta est la victime parfaite d'un système ne cessant jamais de créer des illusions. Le paradoxe de cette condition consiste dans le fait que le métier que la protagoniste cherche à exercer n'est pas le fruit d'une fantasmagorie complètement détachée de la réalité. Enseigner dans les lycées publics ou privés ne devrait pas entrer dans la catégorie des métiers impossibles : ces métiers que R. A. Ventura désigne de « prétentieux », car les emplois sont désormais trop rares pour « accueillir tout le monde ». Pourtant, l'ambition littéraire de Roberta – cette idée, comme le souligne Aldo Nove, de pouvoir tout simplement enseigner aux autres – paraît être liée à la sombre catégorie des professions convoitées par des hyper-diplômés frappant aux portes des lycées et des universités armés de leurs nombreux diplômes

¹⁴ « E dopo la laurea? – Lavoro in una scuola per studenti lavoratori, aperta dalle 18 alle 22,30. Duecentocinquanta euro è quanto ho guadagnato l'ultimo mese. È quasi nulla. [...] Ho riversato le altre energie, assieme a una mia amica, mettendo in piedi un'agenzia di stampa di donne, per donne. Abbiamo una pagina web che aggiorniamo ogni notte. [...] Quanto guadagni, dall'agenzia? – In termini economici, nulla! [c'è] sempre l'aiuto di mia madre ».

¹⁵ « alla mia età, dovrei essere io, ad aiutare lei ».

et de leurs doctorats en sciences humaines. Roberta se retrouve ainsi dans cette classe désavantagée formée par des gens « trop riches pour renoncer à [leurs] ambitions, mais trop pauvres pour les réaliser ». Elle ne peut donc que rester bloquée au bord du gouffre « à contempler l'amplitude de [son] échec ». Car pour R. A. Ventura,

[...] au seuil d'un âge adulte qui ne semble jamais venir pour de vrai, artificiellement maintenus en vie par les biens familiaux [...], nous nous rendons compte que nous avons gaspillé une quantité énorme de ressources pour participer à un concours que nous ne pouvions pas gagner.¹⁶ [Ventura, 2017 : 26-27]

Toutefois, malgré la pertinence de la théorie venturienne, capable de soulever – entre autres – le problème du système éducatif italien et européen, il nous semble important de mettre en lumière le quotidien de cette enseignante précaire, raconté par Aldo Nove, en l'analysant dans sa réalité sociale et matérielle. Car s'il est vrai que Roberta est peut-être victime de ses *ambitions erronées* [Moravia, 1998] – en paraphrasant ainsi le titre d'un roman d'Alberto Moravia – et d'un monde du travail désormais saturé, il est clair que la ténacité de cette femme et l'injustice qu'elle subit tous les jours méritent une réflexion à part. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que l'objectif d'Aldo Nove est de questionner la cruauté d'une société incapable de reconnaître l'effort permanent d'une génération condamnée à un mépris social et économique finissant par piétiner tout projet existentiel et relationnel.

4. Métabiographie d'une enseignante entre précarité et désir

L'histoire de Roberta est, pour Aldo Nove, un cas « absolument normal » [Nove, 2006 : 4]. Cette normalité présumée consiste, en réalité, dans une condition oxymorique de lutte permanente. L'enseignant(e) s'épuise pour bien faire son propre métier, car, pour reprendre les mots de Max Weber, l'enseignement demande une constance, une détermination, un effort régulier ne pouvant s'arrêter face à la vulgarité, à la stupidité, au manque d'engagement de l'autre. Il s'agit d'une profession répondant sans cesse à un impératif personnel sonnante comme un avertissement : « ce n'est pas grave, nous allons continuer ! » [Weber, 1971 : 121]. Continuer pour donner voix à une vocation intime, sachant se battre contre les aspérités du quotidien : tel est le travail intellectuel décliné à travers la profession de l'enseignant. Ce dernier possède le rôle délicat, mais indispensable, de former les nouvelles générations et, pour M. Weber, il doit garder en lui une force souterraine et inébranlable : rien ne peut céder en lui – rien ! – il ne peut abdiquer un rôle qui, avant d'être purement intellectuel, est civil et, en quelque sorte, politique.

¹⁶ « troppo ricchi per rinunciare alle [loro] ambizioni ma troppo poveri per realizzarle » ; « a contemplare l'estensione del [suo] fallimento » ; « Alla soglia di un'età adulta che sembra non arrivare mai per davvero, tenuti in vita artificialmente dai patrimoni familiari [...] ci accorgiamo di avere sprecato un'enorme quantità di risorse per partecipare a una competizione che non potevamo vincere. »

Roberta possède cette détermination, et pour s'en rendre compte il suffit de comprendre son quotidien : « J'ai un contrat de vacataire, un ex co.co.co.¹⁷ resté le même depuis des années ; il aurait dû changer, mais il reste ainsi, à cause du chaos ministériel. »¹⁸ [Nove, 2006 : 5] Même l'imprimerie à vocation féminine – un moyen pour donner vie, concrètement, à un projet intellectuel sachant conjuguer politique et littérature – perdure dans une condition de stagnation économique. Roberta, avec ses 250 euros par mois, travaille toute la journée, elle répond à l'appel wébérien de la vocation et de l'engagement civil, mais le résultat pécuniaire frôle le désastre.

Qu'est-ce que tu fais, d'autre, pour vivre ?

Pour l'instant, j'enseigne aussi dans un cours régional, l'après-midi, un après-midi par semaine. [...] Puis, toutes les deux semaines, je collabore avec une autre école, où nous avons créé un cours de journalisme pour les étudiants. En vérité, j'aime toutes ces activités, mais le fait qu'elles soient sporadiques, payées mal et d'une manière irrégulière, tout cela ne me donne aucune forme de sécurité. Quand je n'y arrive plus, c'est ma mère qui m'aide. C'est difficile de vivre ainsi. Tu peux même faire l'effort de penser que nous sommes beaucoup à vivre dans des conditions pareilles, mais cette idée n'est pas suffisante pour combattre l'angoisse issue d'une si forte précarité.¹⁹ [Nove, 2006 : 6]

Malgré les nombreuses complications, Roberta cherche toujours à concilier son métier et les passions qui l'animent. Son engagement personnel est évident par le fait que, même face à des conditions incertaines, elle n'arrête pas de proposer des initiatives qui vont au-delà de ses simples tâches professionnelles. Créer un cours de journalisme pour les étudiants n'est qu'une manière de les sensibiliser à la politique et à la prise de parole : un moyen pour leur faire comprendre qu'exister signifie aussi participer activement en se forgeant un esprit critique susceptible d'appréhender le monde à travers l'écriture, l'actualité économique, civile ou sociale.

Mais les incertitudes restent et, malheureusement, elles parviennent à miner le terrain sur lequel la protagoniste de la nouvelle d'Aldo Nove tente de bâtir une existence paisible. Si sa volonté de construction représente une forme de résistance allant au-delà de la simple survie quotidienne, il est certain que pour Roberta la fatigue accumulée pendant ses vingt dernières années devient chaque jour plus difficile à supporter. Le plaisir de partager ses intérêts et de les transformer en matière d'enseignement, ou d'engagement quotidien – comme dans le cas de l'imprimerie – est constamment soumis à une mortification économique finissant même par troubler son équilibre personnel : « lorsque tu as grandi avec une passion pour la politique, et, comme moi, tu es contraint de l'abandonner pour ne te

¹⁷ Une sorte de contrat de collaboration appliqué à l'enseignement.

¹⁸ « Ho un contratto a ore, un ex co.co.co. che però ancora è rimasto tale, che dovrebbe cambiare e resta così, nel caos ministeriale. »

¹⁹ « Per ora, insegno anche in un corso regionale, di pomeriggio, un pomeriggio a settimana. [...] Poi ogni quindici giorni collaboro con un'altra scuola, dove abbiamo ideato un corso di giornalismo per ragazzi. Sono attività che in realtà mi piacciono tutte, ma essendo sporadiche, pagate in modo irregolare e poco, non mi danno nessuna forma di sicurezza. Quando non ce la faccio proprio, mi aiuta mia madre. È difficile vivere così. Cerchi di pensare che siamo in tanti, in queste condizioni, ma il pensiero non è sufficiente a combattere l'ansia che dà una precarietà così forte. »

concentrer que sur le besoin quotidien de survivre, c'est une agression permanente de la réalité envers toi-même. »²⁰ [Nove, 2006 : 6] Il n'est plus possible de séparer le monde du travail de la sphère personnelle. Car l'existence oblige Roberta de remettre en question son quotidien, mais aussi son passé et les choix qui l'ont conduite à un présent de fatigue et d'humiliations :

Jour après jour, tu t'aperçois que ton diplôme, tes décennies d'expérience, n'ont aucune valeur contractuelle, que sur le plan professionnel tu ne vaux rien. Et puis, à quarante-ans, les premiers bilans commencent. Il se peut que tu commences à te dire : « D'accord, aujourd'hui je peux travailler même seize heures par jour pour très peu d'argent, je le fais, car j'aime ça, mais dans quelques années je n'aurai plus la force physique de supporter tout cela ». Et ensuite, tu commences à te torturer.²¹ [Nove, 2006 : 6]

Les tentatives de laisser tomber toute réflexion existentielle sont vaines. Car les deux mondes ne sont pas séparés et la frustration professionnelle parvient même à empiéter sur les choix géographiques de la protagoniste en finissant par la faire douter de la ville qu'elle a choisie, Rome, lieu d'habitation, mais aussi symbole d'un changement, d'une évolution qui n'a jamais eu lieu : « [...] cette ville, que j'ai choisie il y a vingt-ans en quittant la Calabre pour fréquenter l'université, je l'ai toujours aimée. Mais aujourd'hui, y vivre est devenu difficile »²² [Nove, 2006 : 7]. Les difficultés de Roberta sont concrètes, car la capitale est chère et pour y rester elle est condamnée à sacrifier tout son temps libre, le dédier à un métier qui ne lui donne même pas la possibilité de profiter des plaisirs culturels et affectifs de sa ville :

Je suis venue ici pour étudier, et j'ai décidé d'y rester. Avec un grand investissement émotionnel, avec de l'enthousiasme. J'ai tout donné. Tout ce que j'ai bâti, c'est ici. Mes amis, mes relations. Mais le temps d'une journée, avec ses problèmes immédiats, est tellement prédominant que, finalement, tout ce que tu as construit durant une décennie, tu ne peux même pas le vivre, jour après jour. Ce n'est pas possible. Je sors à vingt-deux heures de l'école, je ne vois pas mes amis, je ne vais pas au cinéma. Puis, pendant le week-end, tu cherches à recoudre les fils de tes relations, mais tu es tellement fatiguée que...²³ [Nove, 2006 : 7]

À travers le récit de Roberta, Aldo Nove cherche à délinéer, du point de vue phénoménologique, la notion de précarité. L'écrivain met l'accent sur des

²⁰ « [...] quando, come me, sei cresciuta con la passione per la politica, ti trovi a doverla abbandonare perché devi solo pensare a sopravvivere. È una continua aggressione della realtà nei tuoi confronti. »

²¹ « Ti rendi conto giorno per giorno che la tua laurea, i tuoi decenni di esperienza non hanno nessun valore contrattuale, che sul piano del lavoro non sei niente. A quarant'anni poi cominciano i primi bilanci. Magari pensi: "Ok, adesso posso lavorare anche sedici ore al giorno per pochi soldi, lo faccio perché mi piace, ma fra qualche anno non ce la farò più fisicamente." E allora inizia a pensare, a logorarti. »

²² « Questa città, che ho scelto vent'anni fa quando dalla Calabria ci sono venuta per fare l'università, l'ho sempre amata. Ma ora viverci è diventato davvero difficile. »

²³ « Sono venuta qua a studiare, e qua ho deciso di rimanere. Con grande investimento di passione, con entusiasmo. Dandoci tutta me stessa. Tutto quello che ho costruito è qui. I miei amici, le relazioni. Ma il tempo di una giornata, con i suoi problemi immediati, è talmente predominante che tutto quello che hai costruito in decenni poi non riesci a viverlo, giorno per giorno. Non ce la fai. esco alle dieci e mezza di sera da scuola, non vedo gli amici, non vado al cinema. Poi arriva il fine settimana, quando cerchi di ricucire i fili, ma se sei distrutta dalla fatica... »

aspects hétérogènes (l'habitat, les lieux, les affects, l'identité) en choisissant de montrer comment la fragilité professionnelle parvient à influencer l'existence des sujets au sein même de leurs communautés. L'objectif de ce récit, raconté – comme nous l'avons déjà expliqué – à travers le cadre d'une interview guidée, est de dévoiler comment la flexibilité professionnelle rime, constamment, avec une réelle « incertitude personnelle » finissant par toucher, comme l'explique Z. Bauman, la sphère intime, sociale et même psychologique des individus, condamnés à vivre dans une « société de l'incertitude » [Bauman, 1999]. En effet, il ne faut pas oublier que malgré les proclamations politiques, la flexibilité cache, dans sa structure, ce que L. Gallino [2014] a défini comme une contradiction cruelle. Elle donne l'illusion d'avoir du temps libre – un temps flexible, justement – pour continuer à investir dans ses projets personnels. C'est le cas de Roberta, par exemple, qui dédie son énergie à l'imprimerie féminine, ou aux séminaires de journalisme proposés au sein de structures ne parvenant même pas à lui payer son salaire correctement. La protagoniste de A. Nove n'arrête pas de souligner qu'elle le fait volontiers, car, après tout, elle « aime » le faire. Ce penchant vers l'approfondissement, la diversification des activités, fait partie de sa vocation. Il s'agit d'une attitude liée à son engagement professionnel à l'égard de ses élèves. Parallèlement, ces choix – relevant de ses intérêts privés – deviennent, dans le contexte du travail intellectuel, un moyen pour affiner son professionnalisme d'enseignante. Toutefois, cette démarche méritoire ne fait qu'ajouter de la frustration à la fatigue : elle pousse Roberta à remettre en question son parcours professionnel et son domaine d'étude, même à perdre ses certitudes sur la ville qu'elle a choisi d'habiter. Pour L. Gallino, ce parcours paradoxal et apparemment contradictoire rentre parfaitement dans le schéma de la flexibilité capable, dans son mécanisme pervers, de produire des « biographies risquées »²⁴ [Gallino, 2014, n. t.]. Ces existences sont modelées – ou plutôt manipulées – par la réalité du travail et finissent par devenir, elles-mêmes, flexibles et, par conséquent, précaires.

La posture narratologique d'Aldo Nove nous paraît donc se rallier au domaine de la métabiographie. Ce genre littéraire a été théorisé par Alessandro Iovinelli en 2004. Même si le livre de Nove, paru en 2006, n'aurait pas su être pris en considération dans le volume du critique, il nous semble intéressant de l'envisager du point de vue de ce dernier. Si nous prenons pour biographique un texte où l'auteur raconte l'existence d'un personnage réel, dans ce cas précis le mot *méta* ajoute une composante nouvelle. L'idée est celle de pouvoir créer, à travers le récit d'autrui, un dialogue incessant entre l'auteur et le lecteur. Dans notre contexte, l'auteur se déguise en Roberta : il raconte son histoire, il choisit de donner voix à une femme réelle en la transformant en personnage de nouvelle. Il change le nom de sa protagoniste en chair et os, mais il retranscrit son parcours d'une manière fidèle en l'accompagnant d'un lent et constant commentaire personnel. La démarche de A. Nove est incitante, car son but est, comme le souligne A. Iovinelli

²⁴ « biografie a rischio ».

dans les cas des textes métabiographiques, d'établir une relation avec le lecteur : de l'interroger même, souvent d'une manière implicite, en lui donnant le rôle (ingrat, mais passionnant) de compléter les passages manquants, d'approfondir – voire d'imaginer – des perspectives n'étant qu'ébauchées dans le texte écrit.

L'auteur se met dans la peau de son personnage féminin pour faire éprouver des sentiments partagés et pour fournir une lecture politique du monde du travail de l'Italie d'aujourd'hui. Roberta raconte sa vie par la voix de A. Nove, mais elle ne cesse pas d'exister dans la réalité. Toutefois, en s'incarnant dans les pages d'un livre, elle devient littérature. Elle se prête – involontairement – à une possibilité de trahison, de mystification vouée à un objectif plus noble : transformer son histoire personnelle dans l'histoire de nous tous. Si Roberta est Aldo Nove, Roberta est aussi nous, lecteurs d'aujourd'hui, plongés dans un quotidien proche du sien ou éloigné : peu importe. Son récit, sa fragilité, ses doutes deviennent les incertitudes de tous les précaires ne pouvant que se reconnaître dans des dynamiques assez similaires. Parallèlement, pour ceux qui ont la chance de ne pas vivre une réalité si cruelle, sa métabiographie devient une occasion de réfléchir, de se forger une nouvelle perspective sur le monde, de s'emparer temporairement du rôle d'une enseignante précaire pour la comprendre, pour compatir avec elle. Le but est, peut-être, d'élargir son propre horizon en essayant de rendre la lecture en questionnement non seulement littéraire, mais aussi civique, politique, social, et, pourquoi pas, féministe.

BIBLIOGRAPHIE

- Bajani, 2006 : Andrea Bajani, *Mi spezzo ma non m'impiego*, Torino, Einaudi, 2006.
- Bauman, 1999 : Zygmunt Bauman, *La società dell'incertezza*, Bologna, Il Mulino, 1999.
- Desiati, 2006 : Mario Desiati, *Vita precaria e amore eterno*, Milano, Mondadori, 2006.
- Gallino, 2014 : Luciano Gallino, *Vite rinviate. Lo scandalo del lavoro precario*, Roma-Bari, Laterza, 2014.
- Gallot, 2020 : Fanny Gallot *et al.* « L'intersectionnalité au travail », dans *Travail, genre et sociétés*, vol. 44, 2020, n° 2, pp. 25-30.
- Iovinelli, 2004 : Alessandro Iovinelli, *L'autore e il personaggio: l'opera metabiografica nella narrativa italiana degli ultimi trent'anni*, Soveria Manelli, Rubettino, 2004.
- Moravia, 1998 : Alberto Moravia (éd.), *Le ambizioni sbagliate*, Milano, Bompiani, 1998.
- Murgia, 2006 : Michela Murgia, *Il mondo deve sapere. Romanzo tragicomico di una telefonista precaria*, Milano, Isbn, 2006.
- Murgia, 2017 : Michela Murgia, « Prefazione », in *Il mondo deve sapere. Romanzo tragicomico di una telefonista precaria*, Torino, Einaudi, 2017.
- Nove, 2006 : Aldo Nove, *Storia di Roberta*, Torino, Einaudi, 2006.
- Susani, 2009 : Carola Susani, « Inizio », in *Sono come tu mi vuoi. Storie di lavori*, Roma, Edizioni Laterza, 2009, p. XIII.
- Veblen, 1994 : Thorstein Veblen (éd.), *The Theory of the Leisure Class*, New York, Penguin Books, 1994.
- Ventura, 2017 : Raffaele Alberto Ventura, *Teoria della classe disagiata*, Roma, Minimum Fax, 2017.
- Weber, 1971 : Max Weber (éd.), *Il lavoro intellettuale come professione (Politikals Beruf, Wissenschaftals Beruf)*, trad. Antonio Giolitti, Torino, Einaudi, 1971.
- <https://video.repubblica.it/dossier/articolo-18/fornero-i-giovani-non-devono-essere-troppo-choosy/108533/106918>.